

Souvenirs de théâtre. *Werther*

Jules Massenet

(*L'Écho de Paris*, 26 février 1911)

Au courant de l'hiver 1885, je fis avec mon éditeur d'alors, Georges Hartmann, un voyage au pays de Goethe. Après avoir parcouru quelques villes de l'Allemagne, visité différents théâtres, Hartmann, qui avait son idée, me mena à Wetzlar. Dans Wetzlar, il avait vu *Werther*. Nous visitâmes la maison où Goethe, en des pages inoubliables avait conçu son immortel roman, *Les Passions du jeune Werther*.

Je connaissais les lettres de *Werther*, j'en avais gardé le souvenir le plus ému. Me voir dans cette même maison, que Goethe avait rendue célèbre en y faisant vivre d'amour son héros, m'impressionna profondément. « J'ai de quoi », me dit en sortant de là Hartmann, « compléter la visible et belle émotion que vous éprouvez ». Et, ce disant, il tira de sa poche un livre à la reliure jaunie par le temps. Ce livre n'était autre que la traduction française du roman de Goethe. « Cette traduction est parfaite », m'affirma Hartmann, « en dépit de l'aphorisme *traduttore traditore*, qui veut qu'une traduction trahisse fatalement la pensée de l'auteur ».

J'eus à peine ce livre entre les mains, qu'avides de le parcourir, nous entrâmes dans une de ces immenses brasseries comme on en voit partout en Allemagne. Nous nous y attablâmes en commandant des bocks aussi énormes que ceux de nos voisins. On distinguait, parmi les nombreux groupes, des élèves de l'École militaire dont la ville devait être la résidence et des étudiants, reconnaissables à leurs casquettes scolaires, jouant aux cartes, à différents jeux, et tenant presque tous une longue pipe en porcelaine à la bouche. En revanche, très peu de femmes.

Inutile d'ajouter ce que je dus subir dans cette épaisse et méphitique atmosphère imprégnée de l'odeur âcre de la bière. Mais je ne pouvais m'arracher à la lecture de ces lettres brûlantes, d'où jaillissaient les sentiments de la plus intense passion. Quoi de plus suggestif, en effet, que les lignes suivantes, qu'entre tant d'autres nous retenons de ces luttes fameuses, et dont le trouble amer, douloureux et profond jettera Werther et Charlotte, en pâmoison, dans les bras l'un de l'autre, après cette lecture palpitante des vers d'Ossian :

Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps ? Tu me caresses et dis :
Je suis chargé de la rosée du ciel, mais le temps approche où je dois
me flétrir ; l'orage qui doit abattre mes feuilles est proche. Demain
viendra le voyageur ; son œil me cherchera partout, et il ne me trouvera
plus...

Et Goethe d'ajouter :

Le malheureux Werther se sentit accablé de toute la force de ces mots ; il se renversa devant Charlotte, dans le dernier désespoir.

Il sembla à Charlotte qu'il lui passait dans l'âme un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent, elle lui serra les mains, les pressa contre son sein ; elle se pencha vers lui avec attendrissement et leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers s'anéantit pour eux ; il la prit dans ses bras et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux !...

Les émouvantes scènes, les passionnants tableaux que cela devait donner ! C'était *Werther* ! C'était mon troisième acte !

La vie, le bonheur m'arrivaient. C'était le travail apporté à la fiévreuse activité qui me dévorait, le travail qu'il me fallait et que j'avais à mettre, si possible, au diapason de ces touchantes et vives passions ! À peine rentrés à Paris, on décida de faire la pièce. Ce fut grâce à mon grand ami et superbe collaborateur d'*Hérodiade*, Paul Milliet.

Pour m'inciter plus ardemment au travail (en avais-je bien besoin ?), mon éditeur, qui avait improvisé un scénario, retint pour moi, aux *Réservoirs*, à Versailles, un vaste rez-de-chaussée, donnant de plain-pied sur les jardins de notre grand Le Nôtre. La pièce où j'allai m'installer était de plafond élevé, aux lambris du dix-huitième siècle, et garnie de meubles du temps. La table sur laquelle j'allais écrire était elle-même du plus pur Louis XV. Tout avait été choisi par Hartmann chez le plus renommé antiquaire.

L'ouvrage achevé, j'allai, le 25 mai 1887, chez M. Carvalho. J'avais obtenu de M^{me} Rose Caron, alors à l'Opéra, qu'elle m'aiderait dans l'audition. L'admirable artiste était près de moi, tournant les pages du manuscrit et témoignant, par instants, de la plus sensible émotion. J'avais lu, seul, les quatre actes ; quand j'arrivai au dénouement, je tombai épuisé... anéanti ! Carvalho s'approcha alors de moi en silence, et me dit : « J'espérais que vous m'apportiez une autre *Manon* ! Ce triste sujet est sans intérêt. Il est condamné d'avance... » Aujourd'hui, en y repensant, je comprends parfaitement cette impression, surtout en réfléchissant aux années qu'il a fallu vivre pour que l'ouvrage soit aimé !

Carvalho, qui était un tendre, m'offrit alors de ce vin exquis, du claret, je crois, comme celui que j'avais déjà pris un soir de joie, le soir de l'audition de *Manon*... J'avais la gorge aussi sèche que la parole : je sortis sans dire un mot.



Le lendemain, *horresco referens*, oui, le lendemain, j'en suis encore atterré, l'Opéra-Comique n'existait plus ! Un incendie l'avait totalement détruit pendant la nuit. Je courus auprès de Carvalho. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, nous embrassant et pleurant... Mon pauvre directeur était ruiné !... Inexorable fatalité ! L'ouvrage devait attendre six années dans le silence, dans l'oubli. Il fallut qu'un théâtre étranger, l'Opéra impérial de Vienne, le mît en répétitions. La première eu lieu le 16 février 1892 et fut chantée par les célèbres artistes Marie Renard et Ernest Van Dyck.

Deux années auparavant, l'Opéra de Vienne avait représenté *Manon* ; la centième y fut atteinte et même dépassée en très peu de temps. La capitale autrichienne me faisait donc un accueil fort aimable et des plus enviables ; il fut tel, même, qu'il suggéra à Van Dyck la pensée de me demander un ouvrage. C'est alors que je proposai *Werther*. Le peu de bon vouloir des directeurs français m'avait rendu libre de disposer de cette partition.

Le théâtre de l'Opéra, à Vienne, est un théâtre impérial. La direction ayant fait demander à Sa Majesté l'empereur de pouvoir disposer en ma faveur d'un appartement – celui-ci me fut très gracieusement offert à l'excellent et renommé hôtel Sacher, situé à côté de l'Opéra. Ma première visite, en arrivant, fut pour le directeur Jahn. Ce doux et éminent maître me mena au foyer des répétitions. Ce foyer est un vaste salon, éclairé par d'immenses fenêtres et garni de majestueux fauteuils. Un portrait, en pied, de l'empereur François-Joseph, en orne un des panneaux ; dans le centre, un piano à queue.

Tous les artistes de *Werther* se trouvaient réunis autour du piano, lorsque le directeur Jahn et moi nous entrâmes dans le foyer. En nous voyant, les artistes se levèrent, d'un seul mouvement, et nous saluèrent en s'inclinant. À cette manifestation de touchante et bien respectueuse sympathie – à laquelle notre cher Van Dyck ajouta la plus affectueuse accolade – je répondis en m'inclinant à mon tour ; et, quelque peu nerveux, tout tremblant, je me mis au piano. L'ouvrage était absolument au point. Tous les artistes le chantèrent de mémoire. Les démonstrations chaleureuses dont ils m'accablèrent dans cette circonstance m'émurent à diverses reprises, jusqu'à me sentir les larmes m'en venir aux yeux.

À la répétition d'orchestre, cette émotion devait se renouveler. L'exécution de l'ouvrage avait atteint une perfection si rare ; l'orchestre, tour à tour doux et puissant, suivait à ce point les nuances des voix que je ne pouvais revenir de mon enchantement [...].

La répétition générale eut lieu le 15 février, de neuf heures du matin à midi, et je vis (ineffable et douce surprise !) assis aux fauteuils d'orchestre, mon bien cher et grand éditeur Henri Heugel, Paul Milliet mon précieux collaborateur, et quelques intimes de Paris. Ils étaient venus de

si loin, pour me retrouver dans la capitale autrichienne, au milieu de mes bien grandes et vives joies, car j'y avais été vraiment reçu de la plus unique et exquise manière. Les représentations qui suivirent devaient être la consécration de cette belle première.

En cette même année 1892, Carvalho était redevenu directeur de l'Opéra-Comique, alors place du Châtelet. Il me demanda *Werther*, et cela avec un accent si ému que je n'hésitai pas à le lui confier.

La semaine même de cette entrevue, je dînai avec M^{me} Massenet chez M. et M^{me} Alphonse Daudet. Les convives étaient, avec nous, Edmond de Goncourt et l'éditeur Charpentier. Le dîner fini, Daudet m'annonça qu'il allait me faire entendre une jeune artiste « la Musique même », disait-il. Cette jeune fille n'était autre que Marie Delna ! Aux premières mesures qu'elle chanta (l'air de *la Reine de Saba*, de notre grand Gounod) je me retournai vers elle, et lui prenant les mains : « Soyez Charlotte ! notre Charlotte ! lui dis-je, transporté. »

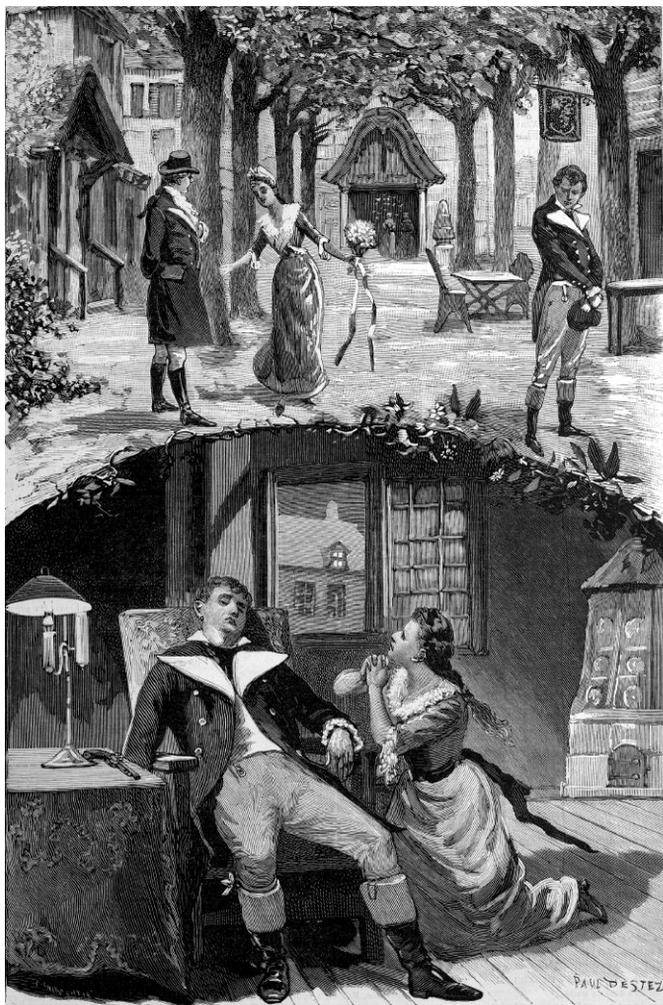


En 1903, après neuf années d'ostracisme, M. Albert Carré réveilla de nouveau l'ouvrage oublié. Avec son incomparable talent, son goût merveilleux et son art de lettré exquis, il sut présenter cette œuvre au public et ce fut, pour celui-ci, une véritable révélation.

Beaucoup d'acclamées artistes ont chanté le rôle depuis cette époque : M^{lle} Marié de l'Isle, qui fut la première Charlotte de la reprise et qui créa l'ouvrage avec son talent si beau et si personnel ; puis M^{lles} Lamare, Cesbron, Wyns, Raveau, M^{me} de Nuovina, M^{lles} Vix, Hatto, Brohly et... d'autres, dont j'écrirai plus tard les noms.

À la reprise, due à M. Albert Carré, *Werther* eut la grande fortune d'avoir Léon Beyle comme créateur du rôle ; plus tard, Edmond Clément et Salignac furent aussi les superbes et vibrants interprètes de cet ouvrage.

Werther est aujourd'hui sur le chemin de sa trois centième représentation à Paris.



Paul Destez, « Werther à l'Opéra-Comique ». *L'Univers illustré*, 21 janvier 1893.
Bibliothèque nationale de France.

Paul Destez, 'Werther at the Opéra-Comique'. *L'Univers illustré*, 21 January 1893.
Bibliothèque Nationale de France.